

Ségo : La Femme

Pour la première fois, une femme, par Pierrette Fleutiaux

LE MONDE | 04.04.07 | 13h25

Dans notre pays, pour la première fois, une femme est en position d'être chef de l'Etat. Pour la première fois ! C'est, dans cette campagne électorale, le seul élément absolument neuf. Ne pensons pas qu'il est anodin, secondaire, un événement qui arrive par hasard, et qui n'aurait pas d'importance en soi. Il s'inscrit en réalité dans un processus qui a duré des siècles, nécessité des engagements obstinés, et qui rencontre aujourd'hui comme hier le même type de résistance.

C'est l'élément qui bouscule toute une définition de la société. Mais s'il est le plus visible, il est aussi le plus invisible, à l'image de la situation féminine dans toute sa complexité. Nous venons le plus souvent en second, et nous nous y habituons, nous finissons par trouver cela normal, nous ne le voyons plus. Pis : nous ne voulons pas le voir. Et comme cela se comprend ! Il n'est pas facile, il n'est pas agréable de s'admettre soi-même dans la catégorie perdante de l'humanité, celle des seconds rôles. Plus désagréable encore, celle des revendicatrices. On craint d'y perdre sa féminité. On préfère nier, faire comme si, se couler dans les moules existants ou se créer un monde parallèle.

Notre moitié de la population ne se pense guère en tant que groupe, elle est dispersée, tiraillée, abusée parfois, oubliée ou détournée de ses intérêts propres. Mathématiquement, c'est un énorme ensemble, mais qui reste flou parce qu'il en englobe une foule d'autres plus petits mais nettement plus visibles. Et cela roule ainsi depuis très, très longtemps. Notre pays a un gros déficit du côté de l'égalité des femmes. Nous ne nous en rendons pas très bien compte parce que nous sommes dedans. Nous sommes si habituées à ne pas voir visage de femme dans les instances d'autorité. Et toujours, monarchie ou république, à voir visage d'homme à la tête de l'Etat.

Or voilà que nous avons cette possibilité unique, pour la première fois de notre longue histoire nationale, d'avoir une femme au pouvoir, une femme en visibilité absolue. Les femmes feraient bien d'y réfléchir à deux fois. Seulement nous avons du mal à avoir les idées claires en ce qui nous concerne en propre. Notre histoire politique, sociale, sexuelle, la complexité de notre rapport au

monde masculin, notre division intérieure constante, tout cela nous trouble. Voici justement quelques-unes des choses que l'on entend du côté des femmes. Des femmes même les mieux intentionnées, qui veulent juger avec équité, qui veulent juger de façon "neutre". Hélas !, dans notre langue comme dans tout le reste, le neutre n'est pas neutre, il est masculin.

"Ce n'est pas parce qu'elle est une femme que je la choisirai. Ça serait de la misogynie à l'envers." Ah bon ? Ne vous suffit-il pas d'avoir eu des décennies, des siècles de misogynie à l'endroit ? Quand l'occasion historique se présente de corriger une anomalie vieille comme le monde, et ridicule à la longue, nous ferions la moue ?

"Ce n'est pas parce que c'est une femme que..." Mais si, justement. Les droits des femmes sont toujours menacés, de manière affichée dans certains pays, et de manière insidieuse partout. Chez nous aujourd'hui la parité, l'égalité des salaires se réalisent... lentement. Les mentalités restent à la traîne et les violences, elles, sont toujours là.

"Ce n'est pas parce que c'est une femme que..." Voilà ce qu'elles disent parfois, même celles de son camp. Que se passe-t-il dans leur tête, pour se sentir soudain ainsi réticentes ? Quel rapport à leur propre sexe les travaille en sourdine ? Détestation de soi, peur de quitter les vieux rôles qu'elles croient sécurisants ?

"Ce n'est pas parce que c'est une femme que..." N'avez-vous pas été heureuses d'avoir des médecins femmes, de pouvoir vous adresser à des femmes policières dans les commissariats, de trouver des avocates quand il fallait vous faire entendre ?

Aux jeunes filles auxquelles leur jeunesse fait croire que le monde leur est ouvert, j'ai envie de dire : *"Attendez d'avoir quelques années de plus, et vous verrez vite de quel côté se font les sacrifices, familiaux, professionnels et parfois amoureux. Vous verrez que le monde ne s'ouvre plus si facilement. Et vous vous accuserez, vous serez les pires juges de vous-mêmes."* A ce moment alors, peut-être serez-vous heureuses qu'au sommet de l'Etat il y ait une femme, pour qui il n'est pas besoin de bonne

volonté, d'effort ou de calcul pour penser et agir pour vous, comme vous.

Certaines craignent que la personnalité de la candidate ne desserve la cause des femmes. C'est leur droit, mais imagine-t-on la phrase au masculin : "*Untel risque de desservir la cause des hommes*" ? Dans l'état actuel de notre société, le féminin est une catégorie particulière dans l'océan de la généralité masculine. A noter : il y a beaucoup d'hommes aussi, ne l'oublions pas, qui n'apprécient pas le sexisme ordinaire. Et qui souhaitent une société plus ouverte.

Que la candidate Ségolène Royal soit déterminée, compétente, et démocrate, c'est la condition sine

Ségolène Royal, candidate hypermoderne, par Bertrand Le Gendre

LE MONDE | 09.04.07 | 13h32

Ségolène Royal ne fait rien comme tout le monde. Ségolène Royal déroute, car elle donne l'impression d'improviser. Malgré ses zigzags, elle s'en tient pourtant à son intuition première. Elle a compris que la politique avait changé de nature. Que les électeurs ne croient plus aux grandes constructions idéologiques - c'est l'individualisme qui les guide - et que la révolution numérique renforçait cet individualisme en démultipliant ses moyens d'expression. Voilà pourquoi la candidate socialiste s'adresse autant à l'individu qu'au citoyen. Pourquoi sa stratégie de communication emprunte si souvent à la grammaire d'Internet, au *peer to peer*, au wiki et à l'hypertexte. Voilà en quoi elle est hypermoderne.

Tocqueville, que Ségolène Royal a sûrement lu, est le premier à avoir perçu que la démocratie favorisait l'individualisme. Dans *De la démocratie en Amérique* (1835), il écrit : "*L'aristocratie avait fait de tous les citoyens une longue chaîne qui remontait du paysan au roi ; la démocratie brise la chaîne et met chaque anneau à part.*" Que devient le citoyen dans une société où chaque "anneau" est à part ? Comment conjuguer cet individualisme avec les exigences du vivre-ensemble ? Ces questions interpellent les intellectuels depuis Tocqueville.

Les réponses de Gilles Lipovetsky, Pierre Rosanvallon ou Bernard Manin, pour s'en tenir à aujourd'hui, varient. Mais leurs problématiques convergent. Elles soulignent un phénomène dont Ségolène Royal a parfaitement compris les implications : la démocratie représentative est en crise. Elle pâtit d'un narcissisme généralisé qui dévalue les enjeux collectifs, les solidarités de

qua non, bien sûr, et chacune en reste juge. Mais que le chef de l'Etat soit une femme, voilà aussi qui est important pour nous, et du coup pour les hommes eux-mêmes, et du coup pour la société tout entière. Un jour viendra, nous l'espérons, où ce raisonnement sera inutile. Nous n'y sommes pas encore.

Une femme pour représenter la France, à l'intérieur comme à l'étranger, c'est ce que les femmes dans ce pays n'ont jamais eu, c'est ce dont elles ont grandement besoin, surtout les plus vulnérables, pour obtenir ce que chacun réclame aujourd'hui : reconnaissance et respect.

classe, et favorise la "psychologisation" de la vie politique.

La démocratie représentative, dit la vox populi, ce n'est pas la démocratie. C'est la délégation à une oligarchie du pouvoir de légiférer pour tous. Cette délégation de pouvoir, l'individu moderne la vit comme une dépossession. Il aspire à décider pour lui-même, par lui-même. Et il a été trop souvent trompé. Lorsqu'elle défend l'idée de jurys citoyens - auxquels les élus auraient à rendre des comptes entre deux scrutins -, Ségolène Royal heurte les princes qui nous gouvernent, mais elle flatte les attentes du tiers état.

Sa campagne ne serait pas la même sans Internet. Tous les candidats tentent de se servir du Web. Mais là où ses concurrents utilisent la Toile comme une caisse de résonance, comme un simple outil de communication, Ségolène Royal s'est approprié sa syntaxe. Elle a compris que le *peer to peer*, le wiki et l'hypertexte avaient transformé nos schémas mentaux, nos pratiques cognitives, et donc modifié les rapports que les citoyens entretiennent avec la politique.

Le "pair à pair", ou échange entre égaux sur le modèle des fichiers musicaux piratés, a habitué les internautes à communiquer directement entre eux. Il a bouleversé les hiérarchies existantes en désacralisant les sachants et les puissants : intellectuels, journalistes, enseignants, dirigeants, élus... Lorsque tout un chacun, dans le cyberspace, peut donner son avis, interpellé un candidat ou commenter l'actualité, la démocratie change de paradigme.

Se faire entendre, être écouté. Le citoyen et l'internaute - souvent ils ne font qu'un - exigent d'avoir voix au chapitre. Ils ne veulent plus que la parole tombe de haut. Ils veulent exister. Les "débat participatifs" auxquels Ségolène Royal affirmait, au début de sa campagne, accorder tant d'importance n'avaient d'autre raison d'être que d'épancher cette soif d'expression.

Depuis, la candidate socialiste mène sa barque avec un art consommé de l'humilité. Toujours à l'écoute, en retrait s'il le faut. Un jour on l'interroge sur l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne. Mon avis, répond-elle, sera celui des Français. Que n'avait-elle pas dit ! Comment fuir à ce point ses responsabilités ?, s'indignent ses adversaires, alors que sa réponse était très calculée.

LE MAILLAGE COMPLEXE DE LA SOCIÉTÉ

Son programme, la candidate socialiste l'a conçu, avec la même modestie, sur le modèle du wiki, un outil qui permet à tout un chacun d'enrichir des contenus en ligne, l'encyclopédie Wikipedia, par exemple. A peine Ségolène Royal avait-elle lancé le mouvement que desirsdavenir.org, son site, ressemblait à un capharnaüm. A un fatras très caractéristique du Net. Qu'en a-t-elle tiré exactement ? Sans doute ne le saura-t-on jamais. Le message, au moins, était clair : la candidate socialiste n'écoute pas que les experts.

Mieux que tout autre, elle a compris que l'individu moderne était raccordé à la société sur le mode de l'hypertexte. L'hypertexte est cette fonction qui, lorsque l'on clique sur l'écran, permet de naviguer d'un site à l'autre grâce aux liens qui les relient entre eux. Cette métaphore signifie que l'individu contemporain ne se reconnaît plus dans un groupe social donné, aux contours prédéterminés. Mais

qu'il appartient à des réseaux multiples - famille, travail, loisirs, associations... - entre lesquels il commute comme l'on navigue sur la Toile. En n'y investissant qu'une part de lui-même, selon des logiques souvent déconcertantes, comme le montre François Ascher dans *La société évolue, la politique aussi* (Odile Jacob, 2007, 308 p., 27 €).

L'individu moderne peut être partisan de l'autorité et du mariage des homosexuels. Partisan de la mondialisation, grâce à laquelle il s'habille à bon marché, mais de l'interventionnisme de l'Etat lorsqu'une entreprise textile délocalise. Contre les 35 heures comme entrepreneur, mais pour davantage de loisirs comme père de famille. Favorable à la carte scolaire comme citoyen, mais partisan de plus de souplesse comme parent d'élève.

Les propos successifs et parfois antinomiques de Ségolène Royal sur ces sujets et sur d'autres reflètent les contradictions qu'engendre cette multi-appartenance. Ils passent pour brouillons, alors qu'ils résultent, au-delà de ses maladresses, d'une réflexion très actuelle sur le maillage paradoxal de la société.

En quelques années, cette présidentielle permet de le mesurer, les attentes des Français se sont complexifiées. La campagne qu'elle mène en 2007, Ségolène Royal ne l'aurait pas menée en 2002. Prématuré. Sa victoire n'est pas assurée pour autant. Son aptitude à capitaliser l'individualisme de ses concitoyens, conjuguée à son intelligence des ressorts d'Internet, est un atout, bien sûr. Mais une majorité de l'électorat continue, et continuera longtemps encore, à se déterminer selon des critères traditionnels.

Article paru dans l'édition du 10.04.07

Royal, la politique de la vie par Gérard GRUNBERG et Zaki LAÏDI, chercheurs à Sciences-Po.

Libération : lundi 20 novembre 2006

A paraître, des mêmes auteurs : Du pessimisme social. Essai sur l'identité de la gauche, Hachette. Événement majeur dans la vie de la Ve République, une femme, modérément impliquée dans la vie partisane et non programmée pour la magistrature suprême, est désignée par son parti, alors que personne ne l'attendait, candidate à l'élection présidentielle. On pourra expliquer le succès de Ségolène Royal par l'influence des médias et la victoire de la démocratie d'opinion sur la démocratie de parti. Les choses ne sont pas si

simples. Si la démocratie d'opinion a influencé le choix des militants, elle a aussi renforcé le PS grâce à l'apport d'adhérents nouveaux. De fait, le vote pour Royal coagule deux types de soutiens : celui des nouveaux militants avides de renouvellement et celui de l'appareil du parti, soucieux de prévenir une nouvelle défaite.

Ségolène Royal a compris que pour représenter les Français, il fallait d'abord s'identifier à eux, leur apporter la preuve qu'elle pouvait les incarner au-delà des clivages partisans. Mais elle le fait sur un

mode nouveau : elle construit subtilement son autorité, moins sur le mode surplombant («suivez-moi car je suis la meilleure»), que sur le mode intersubjectif («suivez-moi car je me reconnais en vous»). Ce n'est plus le pouvoir conquis sur un principe d'autorité mais sur celui de l'interactivité. Cette capacité à incarner renvoie plus à une symbolique qu'à une réalité tangible, celle de l'enracinement et de l'autorité. En défendant les terroirs, les régions, Ségolène Royal, comme jadis François Mitterrand, cherche à s'identifier à une France rurale dans laquelle il n'était pas nécessaire de s'enfermer mais à laquelle il est indispensable de s'adosser. La défense du chabichou, à la fin des années 80, avait pu paraître comme incongrue de la part d'une députée de gauche «jeune et moderne», mais Ségolène Royal a peut-être posé là, sans le savoir, le premier jalon de sa campagne. Sur ce terreau symbolique, Ségolène Royal a greffé l'enjeu de l'autorité. Mais au lieu de décliner celle-ci sur un mode abstrait («le respect de la république»), elle l'a fait de manière concrète en partant de l'autorité des parents. On pourra trouver dans cet appel aux valeurs «de la terre et de l'autorité» un relent conservateur très éloigné des idéaux de la gauche. Mais cela semble mieux parler aux Français.

Depuis 2002, le PS hésitait entre trois cheminements : le flou et l'ambiguïté magistralement représentés par François Hollande ; la modernisation sociale-démocrate défendue avec retard par Dominique Strauss-Kahn ; le retour tout aussi tardif au programme commun de 1972 préconisé par Laurent Fabius. L'originalité de Royal est d'avoir évité ces récifs en déplaçant les enjeux. Il ne s'agit plus de choisir entre deux ou trois doctrines, mais de construire un nouveau rapport au politique qui renvoie davantage aux vécus des individus qu'à des conceptions idéologiques. Si Ségolène Royal a un côté blairiste, c'est dans cette capacité à saisir que la politique ne peut désormais plus se penser que par référence aux vécus multiples des individus, par référence à ce que les Anglais appellent «*life politics*». Ce qui ne se limite pas à parler platement des problèmes de la vie quotidienne, bien des politiques l'ont fait avant Royal ; elle intègre la chaîne continue des problèmes de la vie, pris dans leur dimension concrète, mais aussi éthique, identitaire et symbolique. Par exemple, le rapport à l'autorité renvoie autant à des questions très concrètes («tenir» les enfants) qu'à des interrogations éthiques

(quelles responsabilités pour les parents dans une société plus tolérante mais aussi moins soudée et plus violente ?). Ce qui nous amène à une autre caractéristique de Ségolène Royal : sa capacité à «triangler» les thèmes, à se saisir des problèmes classiquement posés par la droite sur un mode quasi exclusif (« la sécurité, c'est nous») pour se les approprier dans une perspective «de gauche».

Dans la période qui s'ouvre, Ségolène Royal aura à concilier deux objectifs : rassembler la gauche tout en continuant à parler à l'ensemble des Français. Sur le premier point, la tâche ne paraît pas insurmontable. Le traumatisme du 21 avril 2002 milite en faveur d'un tel rassemblement, de même que l'ampleur de son succès auprès des militants du PS. Par ailleurs, le discours de Ségolène Royal développe des registres, sur la mobilisation citoyenne ou le contrôle participatif des élus, qui peuvent rallier les libertaires, les écologistes et une bonne partie des électeurs de l'extrême gauche. En menant une politique de proximité thématique, Ségolène Royal peut donc continuer à jouer sur ces deux registres.

Le seul domaine où il faudra se dévoiler plus clairement est le champ du social et de l'emploi. Sur ce plan, la référence au seul programme socialiste sera au mieux insuffisante, au pire contre-productive. Mais si, en la matière, sa marge est étroite, elle n'est pas pour autant insignifiante. On peut imaginer qu'en jouant sur les registres de l'autonomie, de la décentralisation et de la participation, Ségolène Royal place les partenaires sociaux devant leurs responsabilités en matière d'emploi, quitte, en cas de non-accord, à avancer des propositions gouvernementales qui pourraient alors être ratifiées par référendum. Elle peut également, en poussant à fond le discours sur l'autonomie des acteurs sociaux, sortir des contradictions stériles entre le plus d'Etat et le moins d'Etat. Car comment parler de l'autonomie des régions sans parler de l'autonomie des partenaires sociaux ou des universités ? Un discours construit sur l'autonomie et la responsabilité peut fédérer en innovant. Tout est ouvert, dans un sens comme dans un autre. La dynamique est là, reste à «gravir la montagne»...

http://www.liberation.fr/actualite/politiques/election_s2007/rebonds/218079.FR.php

© Libération

Chères concitoyennes... par Michèle SARDE

- LIBERATION : mardi 24 avril 2007

Dix bonnes raisons féministes de porter Ségolène Royal à la présidence de la République

Concitoyennes, qui représentez 52 % de l'électorat, voici dix arguments en faveur de l'élection de Ségolène Royal à la présidence de la République.

1. Pour que nous sortions du placard, après un millénaire de loi salique où nous ne pouvions pas succéder au trône de France, deux siècles de code civil où nous étions considérées comme mineures à vie, et un siècle de suffrage masculin, d'où nous étions exclues.

2. Pour que nous soyons partie prenante dans une première historique : avoir quitté la sphère de l'influence et déléguer à l'une d'entre nous la légitimité d'un pouvoir qui nous a, jusque-là, méprisées.

3. Pour appliquer à la magistrature suprême la loi sur la parité et revenir aux fondamentaux.

4. Pour faire changer de sexe le couple franco-allemand : après de Gaulle-Adenauer, Giscard-Schmidt et Mitterrand-Kohl, pourquoi pas Royal-Merkel ?

5. Pour donner à nos filles l'envie de «faire présidente» plutôt que secrétaire à temps partiel et changer, en vrai, les modèles dans les manuels scolaires. Toutes les petites filles n'ont pas envie de finir comme Jeanne d'Arc ou Marie-Antoinette.

6. Pour changer les symboles de la République : une femme qui incarne la nation en chair et en os et pas

seulement en allégorie sur les bustes des Marianne. Une femme qui représente l'universel, c'est-à-dire les deux sexes.

7. Pour que le pays des droits de l'homme devienne également le pays des droits de la femme. Les femmes de la planète ont aussi besoin d'exemples et l'image de la France a besoin de se rafraîchir.

8. Pour montrer que nous ne sommes pas jalouses qu'une autre femme ait tout juste quand nous avons le sentiment d'avoir tout faux, couple, enfants, idées, intelligence, compétence, beauté... et succès. Si elle, elle y arrive, pourquoi pas nous ?

9. Pour déclarer notre solidarité avec notre propre espèce et attendre d'elle, quand elle sera aux responsabilités, la même solidarité. Que notre première présidente ne tire pas l'échelle derrière elle comme l'ont fait trop de femmes arrivées au pouvoir mais, au contraire, qu'elle nous fasse la courte échelle et nous aide à monter aussi !

10. Pour l'honneur.

Dernier ouvrage paru : *De l'alcôve à l'arène, nouveau regard sur les Françaises*, Robert Laffont, 2007.

<http://www.liberation.fr/rebonds/249515.FR.php>

La candidature de Ségolène Royal incarne un "désir de mère" en gestation, par Roger Dadoun

LE MONDE | 19.04.07 | 14h11

Un premier sondage d'opinions ayant envoyé inopinément sur le podium électoral - à la surprise de tous - une femme candidate connue alors des seuls initiés socialistes, il y avait lieu de s'interroger sur les raisons, autres qu'anecdotiques (Ségolène mère de quatre enfants, non mariée officiellement, revendiquant son autonomie face aux hommes-éléphants du Parti socialiste, adoptant un ton uniformément apaisant qualifié de "compassionnel", etc.) ou médiatiques (un duel femme-homme) de cette brusque montée en flèche.

Il m'est apparu que, facteurs individuels mis à part, Ségolène avait eu la chance de se trouver, au bon moment, en tant que femme, à la croisée de deux courants très forts qui innervent et agitent les sociétés modernes : d'une part une exacerbation des positions phallogocentriques (patriarcales) avec les régimes aux mains de fanatiques religieux et

l'impérialisme financier (patronal) des sociétés démocratiques ; d'autre part les émotions et sentiments de détresse, amertume, rancœur, démission, peur, qui composent, à des degrés variables, l'humeur dominante dans les masses du monde entier. Trop de pères Fouettard, castrateurs et même massacreurs d'un côté, de l'autre déréliction et désespoir.

De quel côté se tourner, alors, sinon vers la "Mère" ? Un "désir de mère" anime, souterrainement, les mouvements populaires. Un psychanalyste simpliste y verrait un repli régressif, analogue au cri "*Maman !*" poussé par le juge que poursuit l'amoureux et vorace gorille de Brassens.

On peut, au contraire, dans une perspective d'anthropologie psychanalytique attentive aux mécanismes politiques et sociaux, considérer cette

demande de mère comme le symptôme d'un tournant encore en gestation dans la culture, comme la tentation et le rêve collectif diurne (utopique ?) d'une autre orientation de la civilisation, d'une autre "qualité de vie", selon une expression banalisée à laquelle il conviendrait de donner toute son intensité revendicatrice et son ressort anthropologique. Colette Magny chantait hier : "*Non, non, je ne veux pas d'une civilisation comme celle-là !*" Hormis les profiteurs, tout le monde en serait donc là ?

L'irruption soudaine de ce "maternel" non régressif, d'amplitude anthropologique, dans une agitation électorale tout encombrée de langues de bois, clichés, mensonges, bêtises, sornettes, phallaces et triomphalisme du n'importe quoi, peut être valorisée, si l'on reconnaît sa dimension politique radicale, en tant que "*putsch maternel*".

Ce dernier se dresse contre le système patriarcal et phallogentrique instauré par ce que l'anthropologie psychanalytique, sur la base de matériaux convergents, a baptisé "*putsch paternel*" (Ernest Pöppel, *Le Patriarcat*, PUF, 1979).

"PUTSCH PATERNEL"

Au cours d'une période qui a pu s'étendre du paléolithique supérieur jusqu'à la "révolution néolithique", les mâles, disposant des outils et armes (phalliques) adéquats et d'une connaissance plus élaborée du monde extérieur hostile prennent le pouvoir à l'intérieur du groupe, aux dépens des femmes, soumises, elles, à diverses contraintes biologiques et tournées vers la procréation et la sauvegarde des enfants.

S'installe ainsi, pour des millénaires, attesté par des textes, mythes, modalités matrilineaires, pratiques et événements, le système appelé "patriarcat", que la frappe psychanalytique et féministe dénonce

« Ségolène à Macholand » Isabelle Alonso (8/2/07)

Au début, quand Ségolène s'est alignée sur la ligne de départ pour l'investiture du PS et que les éléphants du PS l'ont accueillie par un tir de barrage misogyne, je n'y ai vu qu'un épisode de plus dans la très longue histoire du machisme politique. Je ne me fais pas trop d'illusions sur la capacité des institutions à se réformer en profondeur. Et je ne vois pas poindre à l'horizon la solide mobilisation des femmes sans laquelle rien n'est possible. Je vote donc par principe et sans illusions.

comme "*phallogentrique*" ou "*phallogentrique*". Il est toujours debout, ce mâle et érectile veau d'or, en dépit d'incontestables avancées féminines, et il connaît même, dans maintes sociétés actuelles, de délirants et furieux avatars.

En forçant quelque peu dans le sens de cette vision "maternelle" de l'évolution sociale, on en vient à penser que le "*putsch paternel*" lui-même a pu être précédé d'un putsch maternel véritablement et organiquement originaire : les femmes auraient pris conscience, en tant que mères, de leur pouvoir procréateur, de leur formidable aptitude à donner la vie, et de la nécessité proprement vitale de transformer compétence et assujettissement biologiques en pouvoir social afin d'assumer leur fonction - fonction d'humanisation, visant à rendre l'humanité pleinement humaine (il ne s'agit rien de moins que de poser les fondements pour des relations d'amour et d'égalité entre les sujets).

Des échos ou vestiges de ce temps "maternel" inaugural se retrouvent dans les cultes et mythes de la Terre-Mère, les théories évoquant un "matriarcat" à la Bachofen, les diverses représentations de la féminité qu'analyse l'anthropologue Marija Gimbutas dans *Le Langage de la déesse* (éd. Des Femmes, 2006).

Qu'à l'occasion du trivial pourcentage d'un sondage d'opinion fait de bric et de broc pour évaluer l'encéphalogramme plat ou comateux d'une élection présidentielle en état de liquéfaction dans son propre verbiage, une étape cruciale de l'évolution de l'humanité, qui doit remonter à plus de six mille ans, puisse trouver quelque écho dans un hypothétique retour maternel capable de servir de recours face aux écrasants défis de notre temps, voilà qui ne manque pas d'une rare saveur, et qui a au moins l'avantage d'introduire une lueur d'espoir, rationnel, dans l'obscurantisme effarant d'une époque dopée aux "progrès".

Petit à petit, à mesure que Ségolène Royal déjouait pièges et chausse-trappes avec un sens politique tout mitterrandien (compliment ? pas compliment ?) jusqu'à l'investiture par les militants de base, il est devenu évident qu'il se passait quelque chose. Mais quoi au juste ?

Il se passe que quel que soit l'avenir de sa candidature, elle met en lumière des zones obscures. Qu'elle atteigne ou pas son but, la flèche Ségolène aura atteint en plein cœur la bonne conscience ambiante. Aujourd'hui, il est rare qu'on s'oppose

publiquement au principe d'égalité des sexes. Il passe pour un acquis tellement consensuel qu'il n'y a plus rien à ajouter. Pensée magique. Prétendre aller plus loin et mettre le principe en pratique provoque un regard vide. Qu'est-ce qu'elles veulent encore ? Puisqu'on est tous d'accord ! Même que les femmes, on les adore ! Affaire classée. Mettre le sujet sur le tapis, c'est comme affirmer que la Terre est ronde. Il fut un temps où c'était subversif. Aujourd'hui ça passe pour tellement évident que c'est dépassé.

Sauf que non. Pas évident, pas dépassé. Le principe d'égalité continue à fabriquer de l'inégalité à tour de bras. La preuve, on l'a tous les jours depuis qu'une femme, est en position éligible. Nous sommes en 2007 et c'est la première fois ! Depuis un siècle et demi de république ! Comme dit la pub, toutes les premières fois sont difficiles. Là, manifestement, le corps social fait une poussée allergique. La confrontation entre principe et réalité, ça fait mal !

On peut, on doit même, critiquer, contester, débattre. C'est à ça que ça se reconnaît, une démocratie... Encore faut-il, dans un contexte électoral, que ce soit des idées qu'on agite. Des idées politiques et sociales, autant que possible. La simple apparition de Ségolène Royal a entraîné un tsunami de réactions. Les unes s'attaquent à ses prises de position. Une minorité, digne de débat. Les autres s'attaquent à sa légitimité. Une majorité, symptomatique du malaise dès qu'on passe du principe qui donne bonne conscience (pas de différences entre hommes et femmes) à la réalité qui inquiète (qu'est ce qu'elle fout là celle-là ?). On décline ainsi toute une variation sur le même thème... Marianne, oui, Ségolène, non. En principe, oui. En vrai, non. En voici quelques exemples, non exhaustifs...

« On va quand même pas voter pour elle juste parce que c'est une femme ! » Outre que personne n'a demandé à personne de voter pour elle 'juste parce que c'est une femme', personne n'a non plus noté que ça fait cent cinquante ans qu'on vote pour des hommes parce que c'est tout ce qu'il y avait en rayon. Vous dites ? Y'avait des différences entre eux ? Y'avait le choix ? Ben y'a qu'à donner le choix ! Facile ! Suggestion pour l'UMP : choisir une femme ! Non ? C'est vrai qu'ils préfèrent payer des amendes plutôt que de faire voter pour des femmes ! Juste parce que c'est des femmes ? Ça marche que dans un sens alors... Y'a des moments, j'ai du mal à suivre...

« Elle est pas compétente ». Je me souviens que Balladur ne connaissait pas le prix d'un ticket de métro et que Giscard ignorait celui d'une baguette de pain. On en déduisait que ces grands bourgeois étaient loin du quotidien, mais pas qu'ils étaient

incompétents. Mitterrand n'y connaissait rien en économie. On en déduisait qu'il était plus près des grands principes que des réalités. Pas qu'il était incompetent. Ségolène, elle, n'est pas à la hauteur paraît-il. Elle sait même pas combien on a de « sous-marins-nucléaires-lance-engins » ! Oh la nulle, elle est nuuuulle ! ! Si elle le savait, on dirait qu'elle est laborieuse, qu'elle a tout appris par cœur mais qu'elle est pas brillante... On pense à la fameuse phrase de Françoise Giroud : « La femme serait vraiment l'égale de l'homme le jour où, à un poste important, on désignerait une femme incompetente. » ? (journal Le Monde - 11 Mars 1983). Car la question ne se pose pas pour ses concurrents. On les critique, certes, mais pas sur le mode condescendant que se permet le moindre plumitif inconscient de ses archaïsmes mentaux. Le message est toujours le même. Il n'y a pas si longtemps, des malades refusaient d'être opérés par une chirurgienne, des passagers descendaient de l'avion s'ils apprenaient que le pilote était une pilote. Les limites imposées aux femmes reculent, les préjugés changent de place mais restent en l'état. La même phrase, prononcée par un homme ou une femme n'est pas perçue de la même manière. Il n'y a pas de masculin à Bécassine. Des bourdes, ils en font tous, à longueur de temps. Si c'est un homme qui fait une bourde, celle-ci est isolée de celle qui la précède et de celle qui la suit. Il reste lui même. C'est tout. Si c'est une femme, la bourde qu'elle fait la transforme en gourde qu'elle est. Nuance. Vous trouvez que j'en rajoute ? Vous en voulez une, de bourde, que personne n'a relevé à ma connaissance ? Ça se passe sur TF1 le 5 février. Nicolas Sarkozy, à une question sur l'ouverture des magasins le dimanche, répond (à peu près, je cite de mémoire mais le sens y est) : « il faudrait que les magasins ouvrent le dimanche parce que les femmes n'ont pas le temps de faire LEURS courses en semaine puisqu'elles ont déjà leur boulot, les tâches ménagères, les devoirs des enfants, etc... » C'est pas de la belle bourde, ça ? Elle est pas rutilante, à l'heure de l'égalité affirmée ? Elle aurait pas mérité de soulever des questions ? Apparemment non. On va pas souiller l'image d'un véritable homme d'État avec des considérations sur la double journée de la domesticité. On pourrait peser l'importance respective du travail des femmes et du nombre de sous-marins-nucléaires-lance-engins-qui-ne-lancent-jamais-rien. Parions qu'on ne le fera pas. Sarko, on lui pose pas ce genre de question. Il est dispensé de CAP de président parce qu'il lui manque une patte au chromosome.

Variations sur le même thème : « Elle a pas la dimension. Elle a pas la carrure. Elle a pas la force. Elle a pas l'étoffe. Elle a pas les épaules. Elle a pas la voix... » Disons le tout net, elle a pas les

couilles ! Et ça dérouté... A force de ne voir, depuis des millénaires, que des hommes l'exercer, le pouvoir est aussi sûrement associé à la virilité que la sardine à l'huile et le chou à la crème. Les hommes y sont chez eux, ils baignent dedans. C'est leur milieu naturel. Et la République leur domaine réservé. Ceux qui ont un peu de mémoire se souviennent pourtant que la stature apparaît avec la fonction. Avant de devenir président, Mitterrand avait une image vieillotte, limite ringarde, de politicien de la IV^{ème} république. Chirac, lui, passait pour une sorte de gangster opportuniste limite dangereux, fan de tête de veau et de louches officines. Gageons qu'ils auraient gardé ces images s'ils n'avaient pas été élus à la « fonction suprême » qui permet, tatsoin, de réécrire l'histoire à posteriori.

« Elle a pas un bon taux de présidentialité (sic...) » Variante technocratico-cornecul de la précédente. Traduction : elle a pas un bon taux de testostérone. Cherchez pas plus loin, y'a pas plus loin. On est au top.

« Elle est pas outillée » Ben voilà ! Fallait oser ! Roger Hanin, beauf suprême, déjà ébouriffant dans sa nostalgie du bordel d'Afrique du Nord, qui est aux femmes ce que la plantation coloniale est aux Noirs, a au moins le mérite d'exprimer clairement ce que d'autres emballent dans le fumeux. C'est quoi, au juste, l'outil dont Ségolène n'est pas pourvue ? Demandez à Glucksman, Bruckner, Finkielkraut, Gallo, Benhamou et autres transfuges... Eux, ils savent.

« Elle fait la fille ». De très loin la palme de la tartuferie. Ségolène dénoncerait les effets du machisme ambiant sur sa personne et sur sa candidature, mais elle jouerait de sa féminité, sans scrupule ! Décryptons : être une femme est un désavantage, faudrait pas que ça se transforme en avantage ! Voilà qui serait scandaleux ! Nos vertueux défenseurs des valeurs républicaines veillent au grain. Elle a pas le droit ! Elle a des arguments que les autres n'ont pas ! Elle est belle ! Elle sourit ! Elle met des jolis petits habits ! Gageons que si elle la jouait austère, tailleur strict et col roulé on la trouverait puritaine, prude et coincée... Qu'une femme de pouvoir dissimule sa féminité et on la traite de mec. Qu'elle la laisse voir et on la traite comme une gonzesse. Pile tu perds, face tu gagnes pas, un petit jeu dont on ne se lasse pas. Elle fait la fille, faut pas qu'elle s'étonne d'être attaquée. Ça me rappelle quelque chose. Elle est en mini jupe, faut pas qu'elle s'étonne d'être agressée. Quel que soit son statut, une femme reste coupable de l'animosité qu'on lui oppose.

« Elle joue les victimes » : Le grand mot est lâché ! Victime ! Si c'est d'un cambriolage ou d'un 'accident' de la circulation, on peut le revendiquer.

Mais si de près ou de loin on a l'air de suggérer que c'est de discrimination sexiste qu'il s'agit, censure immédiate ! La presse reprend le terme à tort et à travers, dénonce cet abus qui consisterait à « jouer les victimes » à « se poser en victime ». Victime de quoi, s'indignent-ils ? Comment pourrait-on être victime de quelque chose (le sexisme) qui n'existe pas ? On a inventé le mot « victimisme » pour discréditer la parole de celles qui osent élever la voix contre des violences qu'on ne reconnaît qu'une fois par an, le huit mars, pour mieux les passer sous silence le reste du temps.

« Elle est autoritaire ». A priori, l'autorité, qu'on qualifie volontiers de naturelle, a toujours fait partie de l'équipement minimum du leader politique. On imagine mal un dirigeant donnant dans la timidité, voire l'humilité... Mais si le dirigeant est une dirigeante, l'autorité devient un défaut. Pour illustrer cette idée, on passe une séquence où Ségolène demande à un journaliste d'attendre qu'elle ait fini de parler pour poser sa question. Il l'a interrompue au milieu d'une phrase, alors qu'elle s'adressait à quelqu'un d'autre. Ségolène lui parle de respect. Commentaire des journalistes : elle est sèche, cassante, elle fait sa maîtresse d'école. Sourions au passage de constater que l'image d'« autorité » d'une femme ne renvoie pas à un général ou à un chef de bande, mais à une maîtresse d'école ! On en est là... Il a été prouvé maintes fois, par des études en tout genre, qu'une femme qui prend la parole a beaucoup plus de risques d'être interrompue avant la fin de son propos qu'un homme. Nous l'avons toutes expérimenté, et Ségolène ne fait pas exception. Elle demande à son interlocuteur, simplement, en douceur, de respecter sa parole. Le journaliste, scandalisé, se sent infantilisé, ramené à la seule époque de sa vie où une femme a exercé un pouvoir sur lui. Il n'a pas conscience qu'il n'aurait pas interrompu un homme. C'est comme ça. Il faut le vivre pour savoir que ça existe. On écoute davantage un orateur en fonction de son statut, qu'en fonction de l'intérêt de ce qu'il dit.

« Moi, une femme, j'ai rien contre, mais pas celle-là ». M'est avis que la bonne, celle qui ferait l'unanimité, serait un peu comme la femme parfaite, celle des magazines, belle, cultivée, pas chiant, bonne mère, bonne épouse, bonne femme d'affaires, bonne cuisinière, bonne maîtresse, bonne à tout faire, quoi... Même qu'elle aurait pas le temps de faire de la politique... A noter que cet argument a beaucoup été repris par des femmes du PS, dont on peut penser que quand elles disent : pas celle là, elles pensent : plutôt moi. A méditer pour ceux qui affublent les femmes de qualités spécifiques de gentillesse.

« Comme chuis une femme, je peux dire du mal... ». C'est Michèle Alliot-Marie qui a dit quelque chose comme ça. Sous entendu : sans me faire taxer de misogynie. MAM se trompe. Une femme peut tenir des propos misogynes et un homme des propos féministes. Le répètera t-on assez. Il s'agit de politique, il s'agit de vérité, il s'agit de rapports de domination, il s'agit de culture patriarcale. Les femmes le vivent. Les femmes féministes le vivent et l'analysent. Les hommes féministes l'analysent et ne le vivent pas. Les hommes pas féministes n'en ont rien à battre.

« C'est pas parce que c'est une femme qu'on peut pas la critiquer ». Certes. Et c'est pas parce que c'est une femme qu'on peut se permettre de la traiter comme une demeurée, une intruse, une clandestine, une accusée... Elle est une candidate unique en son genre. Malheureusement. Il vaudrait mieux pour la démocratie qu'une femme candidate et éligible n'attire plus l'attention en tant que telle.

Dites vous bien les filles qu'à travers Ségolène Royal, c'est vous, c'est nous qu'on juge. Nous toutes. C'est sur nous qu'on ironise, c'est nous qu'on déconsidère. Mépris, condescendance, cynisme, ignorance. Gageons qu'on aurait utilisé contre toute autre femme en position éligible les mêmes arguments. De droite à gauche, de télé en magazines, on aurait infligé le même traitement à Alliot-Marie, Aubry, Guigou, comme jadis aux jupettes ou à Cresson. Il s'agit de nous intimider, il

s'agit de nous maintenir sous contrôle. Il s'agit de garder les choses en l'état et les femmes à leur place. Et de continuer à prétendre contre toute évidence que l'égalité homme-femme est une réalité dans les esprits.

Au moment où j'écris ces lignes, j'écoute d'une oreille distraite un débat sur LCI, « Politiquement show », de l'excellent Michel Field. On parle de Ségolène et de la campagne. Ils sont cinq. Cinq hommes, déblatérant à l'infini, comme d'habe. L'autre soir, chez Guillaume Durand, (excellent aussi, bien sûr..) on parlait de... Ségolène. Outre l'animateur, dix invités. Huit hommes, deux femmes. Je vous laisse deviner le temps de paroles des unes et des autres. Et ainsi de suite. Qui a la parole ? Pour dire quoi ? D'où nous parle t'on ? Qui parle en notre nom ? Si vous n'avez pas bien compris le sens du mot androcentrisme, allumez la télé... A partir du moment où le credo officiel affirme que l'égalité est acquise, il n'y a plus de différence de point de vue entre les hommes et les femmes. Donc, il n'y a pas lieu de tenir compte du sexe des invités à s'exprimer sur les plateaux de télé. Seul le hasard (la compétence ?) mène à ce déséquilibre qui, de toutes façons, passe inaperçu.

Paraphrasons Voltaire. Je ne sais pas si je voterai Ségolène. Mais je me battraï jusqu'au bout pour que sa candidature soit respectée. C'est de la légitimité des femmes qu'il s'agit.

Isabelle Alonso. 8 février 2007.

« Ségolène Royal, la madone qui dérange » par Nicole Avril dans [Le Monde](#) du 22 février

LE MONDE | 21.02.07 |

L'opposant viscéral à François Mitterrand se signalait d'emblée par sa manière d'élider le « e » de son nom : « Mitt'rand ». Ceux dont la survenue de Ségolène Royal a bousculé les habitudes de penser et les catégories grammaticales la traitent volontiers de madone. Il va sans dire que, dans leur bouche, cette madone ne renvoie guère à Giovanni Bellini, encore moins à Raphaël. La dénomination s'est changée en insulte. Il y a aussi des variantes régionales. Dans ce jeu de massacre à tir tendu, on peut à volonté la caparaçonner en Jeanne d'Arc, la Lorraine, ou l'affubler en Bécassine, la Bretonne.

Mais c'est la madone qui revient le plus souvent, son beau visage semblant exciter chez ses détracteurs une angoisse de castration. On voudrait voir Ségolène Royal incarner le bon vieux conformisme catholique. Jusqu'à son prénom dont on lui fait grief. Est-on responsable de son prénom ? Elle aurait raccourci le sien, la Marie-Ségolène des origines, pour avancer masquée et mieux dissimuler son passé d'enfant de Marie. Surprenante madone

en effet, qui permet la distribution aux mineures, et sans autorisation parentale, de la pilule du lendemain.

Etrange madone, qui refuse dans son pacte présidentiel toute remise en cause de la loi de 1905 sur la séparation des Eglises et de l'Etat, et demande qu'on intègre à la Constitution une charte de la laïcité. Efficace madone, qui préfère prévenir que guérir. Des dispensaires dans les zones rurales, des soins gratuits pour les jeunes dont les parents n'ont pas de mutuelle, la contraception gratuite pour les jeunes femmes et la négociation de toute réforme sociale grâce à un syndicalisme au financement transparent et plus largement représentatif.

On disait, Ségolène Royal n'a aucune idée et elle a mis en place ces débats participatifs pour retarder l'échéance ou pour tenter de trouver chez les autres les idées qui lui font défaut. Depuis le 11 février, des idées, elle en a, trop, de plus elles coûteraient trop cher. Au moment où Ségolène Royal révèle les

quelque cent propositions de son pacte présidentiel, nous découvrons le niveau très médiocre de notre commerce extérieur et une croissance qui, avec son maigre 2 %, ne tient pas ses promesses. Ces mauvais chiffres, on ne va pas en rendre responsable le gouvernement en place, ce serait un peu court et simpliste.

On a été tenté de se défausser en évoquant le prix du pétrole et la lourdeur de l'euro. Comme si les Allemands, dont les chiffres sont bien meilleurs que les nôtres, jouissaient d'un euro plus favorable et d'un pétrole moins cher. On s'est bien gardé d'établir une comparaison avec les chiffres obtenus quelques années plus tôt par le gouvernement de Lionel Jospin. Comparaison, surtout si elle tourne à votre désavantage, n'est pas raison ! La parade en revanche n'a pas tardé.

Il fallut admettre qu'une croissance à 2 %, ce n'était pas brillant. Mais précisément, après un si piètre résultat, dites-moi comment Ségolène Royal avec ses cent propositions pourrait-elle s'en tirer ? Appréciez l'astuce. On s'appuie sur les mauvais chiffres présents pour démolir l'avenir. Le démineur a toujours tort. Ne prend-il pas des risques inconsidérés pour sécuriser un espace laissé par d'autres en trop mauvais état ?

La candidature de Ségolène Royal à la présidentielle était déjà inscrite dans son triomphe aux élections régionales. La presse nationale n'avait presque pas parlé de la campagne qu'elle menait en silence sur ses terres du Poitou-Charentes. Je le connais ce pays-là, il est le mien. J'ai du côté de La Rochelle des attaches d'enfance et j'ai goûté mes premières huîtres avec mes premiers biberons. Je sais que ce pays ne se livre pas aisément, qu'il garde le secret de sa beauté, qu'il ne se jette jamais à la figure des gens. Ségolène Royal l'a conquis de haute lutte. Il n'est pas un village ni un hameau, il n'est pas une école, une ferme ou une entreprise qu'elle n'ait un jour visité.

Elle a labouré à l'ancienne son terrain, comme Jacques Chirac et François Hollande en Corrèze, comme François Mitterrand dans la Nièvre. Mais, quand elle a été élue, il m'est apparu qu'elle irait plus loin encore. Elle semblait à la fois croire à son projet et avoir la volonté de le réaliser grâce à une méthode pragmatique et originale, de plus elle était

portée par une revigorante ambition. Certes, on ne leur a pas facilité la tâche, c'est peu de le dire, mais les femmes ont longtemps péché par manque d'ambition et plus particulièrement par manque d'ambition politique.

Elle n'eut pas d'autre choix pour s'imposer aux caciques du Parti socialiste que de contourner le parti en empruntant la double voie de la région et de l'opinion. Il fallait l'arracher, la candidature à l'élection présidentielle. Une femme reste une femme aux yeux de ses pairs. Elle a pourtant gagné à la loyale. Revigorés eux aussi par de nombreuses et nouvelles adhésions, les militants ont tranché. On aurait tort de se lamenter et de répéter à l'envi que le niveau baisse. Le débat politique a retrouvé quelques couleurs et les citoyens ont de nouveau le goût de la dispute. Ni la candidate ni même les candidats ne laissent indifférents. C'est déjà ça.

Il y a du côté de Ségolène Royal et de son équipe un projet, encore inachevé, qui surprend parce qu'il privilégie l'action dans la durée et les réformes en profondeur. Elle veut éviter à la France de mourir d'une thrombose. Pour mieux irriguer l'ensemble de ses territoires, il est nécessaire de décentraliser vraiment avec transfert des moyens et des compétences, de donner une autonomie aux universités, de renforcer le tissu des petites et moyennes entreprises par la défiscalisation de leurs bénéfices réinvestis, de réinscrire la France au centre de l'Europe, de revitaliser les cités asphyxiées par le chômage et la drogue, par le mépris et la violence, de faire de l'éducation et de la recherche les deux piliers de l'avenir.

Elle dérange. Mais, têtue comme elle est, elle tiendra ses promesses. Oui, il y a un élan et une cohérence dans le projet de Ségolène Royal. Ce n'est ni le grand soir ni la grande illusion. C'est la volonté opiniâtre de remettre peu à peu chacun dans le jeu collectif quels que soient son origine sociale ou son sexe. De plus, les débats participatifs, la longueur et l'intensité de la campagne électorale, la rapidité (et la brutalité) des échanges sur Internet, permettent de libérer des forces qui seront précieuses au moment de passer à la réalisation des propositions. Faisons le pari que ce moment viendra.

« Pour Ségolène Royal » par Ariane Mnouchkine dans Libération du 11 avril
Avec elle, nous devons contribuer à mettre au monde un meilleur monde.
QUOTIDIEN : mercredi 11 avril 2007

Je voudrais vous parler de sentiments. Car lors d'une élection présidentielle, et pour celle-ci plus que pour toute autre, il s'agit aussi de sentiments. Il s'agit d'étonnement d'abord, d'espoir, de confiance, de méfiance, de craintes, et de courage aussi. Il s'agit surtout, je crois, d'un sentiment de genèse. Je n'ai jamais cru que la Genèse fut terminée. Petite fille, je pensais même qu'une fois grande personne, je serais fermement conviée à y participer. Et comme, à l'époque, aucun adulte autour de moi ne s'est cru autorisé à me détromper, je le pense toujours.

Certains hommes, certaines femmes, savent mieux que d'autres nous rappeler à notre droit et à notre devoir de contribuer à cette genèse, à cette mise au monde d'un meilleur monde. D'un meilleur pays, d'une meilleure ville, d'un meilleur quartier, d'une meilleure rue, d'un meilleur immeuble. D'un meilleur théâtre. Mieux que d'autres, par leur détermination, leur sincérité, leur intelligence, leur audace, ils nous incitent à entamer ou à reprendre avec joie un combat juste, urgent, possible.

Pour libérer cet élan, il ne doit y avoir chez les prétendants aucune forfanterie, aucune vulgarité de comportement, aucun mépris de l'adversaire. Aucune enflure pathologique de l'amour du moi. Aucune clownerie de bas étage, aucun double langage. Aucune mauvaise foi. Non, il doit y avoir une terreur sacrée. Oui. Ils doivent être saisis d'une terreur sacrée devant le poids écrasant de la responsabilité qu'ils ambitionnent de porter, devant l'attente du peuple dont ils quémandent le suffrage. Oui, il faut qu'ils tremblent de la terreur de nous décevoir. Or, pour cela, il leur faut de l'orgueil. Car sans orgueil, pas de honte. Pas de vergogne.

Que de fois, ces jours-ci, je me suis exclamée : «*Oh ! Il est vraiment sans vergogne, celui-là.*» Eh bien, moi, j'espère, je crois, je sais que Ségolène Royal a de la vergogne et donc qu'elle est capable de grande honte si, une fois élue, elle ne réussissait pas à nous entraîner tous, où que nous soyons, du plus important des ministères jusqu'à la plus humble classe de la plus petite école de France, dans cet herculéen travail qui nous attend et qui consistera à recoudre, à retisser même par endroits, et à poursuivre la formidable tapisserie qu'est la société française. Cet imparfait, cet inachevé mais si précieux ouvrage que, par pure ou plutôt par impure stratégie de conquête du pouvoir, Nicolas Sarkozy et ses associés s'acharnent à déchirer.

Donc, contre la pauvreté, contre le communautarisme, pour la laïcité, pour la rénovation de nos institutions, contre l'échec scolaire, et donc pour la culture, pour l'éducation, et donc pour la culture, pour la recherche, et donc pour la culture, pour la préservation de la seule planète vivante connue jusqu'à ce jour, pour une gestion

plus vertueuse, plus humaine, donc plus efficace des entreprises, pour l'Europe, pour une solidarité vraie, qu'on pourrait enfin nommer fraternité et qui ne s'arrêterait pas à une misérable frontière mais s'étendrait bien au-delà de la mer, bref, pour une nouvelle pratique de la politique, c'est un immense chantier que cette femme, eh oui, cette femme, nous invite à mettre en oeuvre. Et moi, je vote pour ce chantier.

Son adversaire surexcité veut nous vendre un hypermarché très bien situé, remarquez, juste en face de la caserne des CRS, elle-même mitoyenne du nouveau Casino des Jeux concédé à ses amis lorsqu'il était ministre tandis qu'un troisième... celui-là, à part être président, j'ai du mal à comprendre ce qu'il veut pour nous. Une hibernation tranquille, peut-être ? Pendant ce temps, celui que bien imprudemment certains s'obstinent à classer quatrième alors qu'il y a cinq ans... vous vous souvenez ?

O nos visages blêmes, nos mains sur nos bouches tremblantes et nos yeux pleins de larmes. O ce jour-là nos visages... les avons-nous déjà oubliés ? La honte de ce jour-là, l'avons-nous déjà oubliée ? Voulez-vous les revoir, ces visages ? Moi, non.

Voilà pourquoi, même si je respecte leurs convictions, et en partage plus d'une, je ne veux pas que ceux qui pratiquent l'opposition radicale, jusqu'à en prôner la professionnalisation durable, nous entraînent dans leur noble impuissance.

Voilà pourquoi je pense que nous, le soir, dans nos dîners, devons cesser nos tergiversations de précieux ridicules. C'est du luxe. Un luxe insolent aujourd'hui. Beaucoup dans ce pays ne peuvent se le payer. Ils souffrent. Ils sont mal logés, ou pas logés. Ils mangent mal. Ils sont mal soignés, ne connaissent pas leurs droits, donc n'ont droit à rien. Ni lunettes, ni dents, ni vacances, ni outils de culture. Leurs enfants n'héritent que de leur seule fragilité. Ils souffrent. Ils sont humiliés. Ils ne veulent pas, ils ne peuvent pas, eux, passer un tour. Encore un tour. Jamais leur tour.

Dépêchons-nous. Il y a du monde qui attend. Allons-y, bon sang ! Vite ! Cette femme, eh oui, cette femme porte nos couleurs, elle les porte vaillamment, courageusement, noblement. Et quand je dis couleurs, je ne parle pas des seules trois couleurs de notre drapeau. Je parle des couleurs de la France, celle que j'aime, celle de la citoyenneté vigilante, de la compassion pour les faibles, de la sévérité pour les puissants, de son amour intelligent de la jeunesse, de son hospitalité respectueuse et exigeante. Je parle des couleurs de l'Europe, à qui nous manquons et qui nous manque. Voilà pourquoi je vote pour les travaux d'Hercule, je vote pour Ségolène Royal, et je signe son pacte.

Ariane Mnouchkine commence aujourd'hui un blog sur liberation.fr : <http://mnouchkine.blogs.liberation.fr>

<http://www.liberation.fr/rebonds/246697.FR.php>

© Libération

- « Pourquoi je vote Ségolène Royal » par Annie Cohen dans Le Monde du 9 février

Annie Cohen : Pourquoi je vote Ségolène Royal

C'est en femme de gauche, c'est en femme, que je m'exprime ici pour soutenir de manière inconditionnelle Ségolène Royal. Toutes les calomnies, les procès d'intention, les levées de boucliers sont là pour casser une entreprise qui a sa logique interne, qui se développe jour après jour selon un mode nouveau et original.

Les femmes ne se comportent pas comme les hommes, ni à l'intérieur du foyer ni dans les affaires de la cité. Elles ont une aptitude à empoigner le réel, à répondre aux questions concrètes.

On nous dit qu'elle n'a pas de programme. On souligne une incompétence supposée, on n'en finit pas de monter en épingle ses "maladresses".

D'emblée, on a tenté de lui tendre des pièges, de la ridiculiser, de la mettre face à ses contradictions, alors que nous vivons depuis des décennies avec des hommes qui ne cessent de salir leurs engagements publics, qui ne cessent, avec un culot déconcertant, de dire tout et son contraire, de trahir les leurs. Mais que veut-on ?

Que font les intellectuels, les artistes pour se rallier au candidat ultralibéral qui pratique l'entourloupe, la démagogie, la tromperie ?

Candidat qui s'approprie sans vergogne Jaurès et Blum pour nous proposer demain une société rigide, bien dans ses bottes. Celui-là même qui crache sur Mai 68 et sur les acquis.

Et quand on écoute, à Grenoble, les jeunes au débat participatif de Ségolène Royal sur la jeunesse, on est surpris du ton des interventions, de leur maturité, de l'absence totale d'hystérie.

Oui, les jeunes étaient graves et conscients du rôle qu'ils pourraient jouer. Alors pourquoi cet acharnement, pourquoi mes amis (des hommes souvent) restent-ils si sceptiques, si méfiants ? D'où vient ce recul, cette prudence ?

On veut étouffer la femme qu'elle est, on ne veut pas lui donner sa chance. Pourquoi ? Ça n'a rien à voir avec le sexe, disent-ils. Je n'en crois rien.

On ne pardonnera rien à une femme, on la cantonnera dans un périmètre bien défini, bien déterminé, au-delà duquel elle ne peut s'aventurer, sinon elle court à sa propre perte.

Je crois que notre candidate avance à son rythme, comme elle le sent, comme il le faut, en accord avec ce qu'elle peut donner et faire, en accord avec elle-même.

Car une campagne électorale est un corps vivant, qui bat, recule, avance, qui a sa propre musique.

Et si elle n'avait pas ce génie-là, si elle n'avait pas ce sens de double vue, elle serait un corps mort qui

va droit dans le mur. Or Ségolène Royal est une lame d'acier, elle a une pêche d'enfer, une foi intérieure qui la rend combative.

Elle avance étape après étape, elle prend le temps de se déployer, de passer les différentes vitesses, de faire émerger les lignes de force.

Elle a le sens du temps, comme d'autres avant elle. Elle devance le désamour des politiques, de la politique. Elle s'est usée, épuisée dans des primaires démocratiques à l'honneur de son parti. Elle a affronté des hommes. Elle a mis tout son talent, toute sa force à ne pas craindre d'arriver en première ligne.

A nous, à eux, de se rallier à elle, comme un seul homme, à nous, à eux, de croire que tout est possible.

L'heure est grave, très grave, on ne veut pas en prendre pour cinq ans de plus, avec un gouvernement qui sera pire que celui que nous avons depuis douze ans.

Observons bien la voracité du concurrent désigné dans cette campagne qui n'a pas encore commencé et qui en dit long pour le présent et surtout pour le futur.

Je ne comprends pas comment les amis de gauche et d'extrême gauche peuvent se laisser aveugler par un danger réel qui s'annonce, qui nous menace, qui nous coupera les élans de créativité, de fraternité.

Ce n'est pas la droite qui encouragera le travail des associations culturelles ou l'engagement de tous dans le syndicalisme.

A qui laisserons-nous le soin de réformer la France, l'éducation nationale, à qui laisserons-nous l'avenir de la culture, du travail, de l'écologie, à qui allons-nous confier la réduction de la dette ?

Si vous craignez de ne pas connaître les idées de Ségolène Royal, son programme, ses mesures, vous connaissez sans doute celles de la droite.

Allez-vous vous ranger derrière le Medef ?

On nous dit que la campagne de Ségolène Royal patine ou que notre candidate vaut mieux que le parti qui la soutient.

En vérité, on nage dans la mauvaise foi, l'aveuglement, la grande surdité. Car si on veut l'entendre, si on veut écouter ses mots, il faut faire l'effort d'aller les récolter.

Elle ne cesse pas de parler, de répondre à toutes sortes de questions, de questionnements.

Il faut sortir du microcosme parisien largement et honteusement occupé par une mafia qui continue aux yeux de tous à s'approprier le bien public.

Il faut se demander pourquoi elle a pris le temps de ces "débat participatifs" audacieux qui sont autre chose que du populisme.

A Grenoble, j'ai vu une jeunesse fervente, active, enthousiaste, à qui on a donné des réponses précises sur des questions concrètes.

J'ai vu autre chose que le ramollissement ou le désespoir. Alors on doit pouvoir s'amuser à faire l'inventaire de la récolte et donner à goûter le fruit du produit.

L'information doit être accessible à tous, malgré une presse partisane. Les nouveaux médias nous ouvrent la possibilité de sortir des sentiers balisés.

Certains, plus royalistes que le roi, semblent tentés de demander à Ségolène Royal de se retirer, si la situation devait s'aggraver.

Mais au nom de quoi la défaite serait plus humiliante pour une femme ? Le plus humiliant serait de ne pas avoir le droit de lutter.

Les combats politiques de Raymond Barre, François Mitterrand, Lionel Jospin, Jacques Chirac et de tant d'autres sont jalonnés d'insuccès.

Pourquoi je vote Ségolène Royal Par Marie DARRIEUSSECQ

QUOTIDIEN : lundi 5 mars 2007

Parce que c'est une femme...Il faut voter pour Ségolène Royal parce que c'est une femme. C'est à peu près tout ce que j'ai à dire. C'est l'honneur du PS d'être le premier grand parti à proposer, en France, une candidate femme à l'élection présidentielle. Que cela ne se soit pas produit plus tôt est une honte pour ce pays.

Je laisse de côté Arlette Laguiller qui, vue de l'étranger, est un phénomène folklorique. Il suffit de l'écouter parler, d'ailleurs, ou de se rappeler Thatcher dans un autre genre, pour être persuadé(e) qu'un monde dirigé par les femmes ne serait pas plus juste ni moins violent.

Ségolène Royal semble partager avec tous les autres candidats (et au moins autant que Nicolas Sarkozy) l'idée fixe du pouvoir, le délire de grandeur solitaire, l'énergie maniaque, cette «gnaque» qui peut laisser perplexe ou admiratif. En bref, «elle l'a», la mégalomanie indispensable pour prétendre être élu (e) président (e) de la Ve République. La force de Ségolène Royal n'est ni féminine ni masculine : elle est personnelle. Elle en veut, elle en a. On mettra ce qu'on veut derrière le «en», la libido qui la porte n'a rien à voir avec les organes de la différenciation sexuelle.

Certes, je ne serais pas prête à voter pour une femme de droite. Et le fait que je veuille voter Ségolène parce qu'elle est socialiste, parce qu'elle représente une gauche qui, sans m'enthousiasmer, me paraît une option meilleure que les autres, cette

Se retirer de la course ? Pour rendre service à la cause des femmes ? Non, les femmes veulent participer à ce combat, elles sont prêtes à y faire face, à en subir le mauvais versant.

Ségolène Royal n'est pas née de la dernière pluie, et aucun homme, encore moins aucune femme, ne doit lui couper l'herbe sous les pieds.

Elle n'a pas changé, elle le dit, on le sent, contrairement à l'"autre" qui fait de la rupture son crédo, qui se contredit avec aplomb, jour après jour, qui fait comme s'il n'était pas au pouvoir depuis des années, et ose parler de droit opposable au logement, dans une mairie qui n'en compte presque pas.

On se moque de nous avec mépris, il ne faut pas étouffer une autre voix, différente, nouvelle, qui se lance dans le combat. Annie Cohen est écrivain.

Le Monde, le 8 février

opinion ne regarde que moi. Mais elle est «femme». Notre «première présidentiable femme». Enthousiaste ou pas, je veux que mes enfants, que les petits Français en général, n'aient pas les mêmes souvenirs que ma génération et toutes les générations antérieures. Cette élection peut être un moment historique ; ou du moins un moment où la France sortira de son ridicule historique.

J'ai grandi en ne voyant que des hommes à la télévision. Le Président était «le» Président, et ses ministres étaient des hommes, comme sous Louis XIV. Je ne pouvais pas rêver au pouvoir, puisque le pouvoir était masculin. Or s'il prend à ma fille le délire ou l'ambition légitime de se rêver en présidente, je veux que cela lui soit possible autant qu'à mon fils, dans un monde possible pour tous les deux. Et si mon fils se retrouve un jour gouverné par une femme, je veux que cela lui semble possible aussi, sans qu'il le vive comme une anomalie ou une humiliation.

«Voter Ségolène»... L'expression même est curieuse. L'appelle-t-on par son prénom parce que c'est une femme ? Un petit nom, pour une femme qu'on minorise, qu'on veut puériliser dans sa puissance ? On ne dit pas «voter Nicolas», encore moins «voter François» et ceux qui disent «voter Jean-Marie», je me passe volontiers de leur compagnie. Mais il faut admettre que «Royal» est, en France, un nom plus répandu que le long «Ségolène», dont les syllabes chics, y compris dans

la presse étrangère, la caractérisent d'emblée. Un personnage est né(e).

Mais on dit surtout «Ségolène» parce que son nom, Royal, pose problème. «Voter Royal» sonne comme un paradoxe en démocratie. Or la Ve République est par bien des aspects un régime monarchique. S'appeler «Royal» dans cette élection est un atout qui fonctionnera peut-être dans l'inconscient national. Cette bourgeoise a quelque chose d'une reine.

Qu'on la taxe systématiquement d'incompétence est nettement plus misogyne. On reproche beaucoup de choses aux autres candidats, mais jamais l'incompétence... Avec le parcours qu'a cette femme, comment peut-on penser une seule seconde qu'elle est incompétente en politique ?

« Ségolène remue nos eaux dormantes » par Pierrette Fleutiaux
dans Libération du 22 mars 2007

Ce qui se joue en ce moment en France est absolument inédit et par là même fait remonter des profondeurs du temps des figures archaïques. Cette campagne électorale est puissamment révélatrice. Je ne parle pas de ses contenus concrets (où se retrouvent sous une forme moderne les affrontements classiques de la droite et de la gauche), je parle du symbolique.

Prenons l'un des multiples sondages. A la question : «*Les propositions de la candidate vous paraissent-elles bonnes ?*», la réponse était oui à 75 %. Mais à l'autre question : «*Pensez-vous que la candidate a une stature présidentielle ?*», la réponse était oui à 45 % seulement. Décalage éclairant. Ça pétoche dans les chaumières ! En France, on veut du papa, du costume-cravate, c'est à cela qu'on est habitué, c'est là qu'est la figure d'autorité, celle que l'habitude a légitimée. Lâcher la main du papa fiche la frousse.

Ségolène Royal est une femme, certes, mais aussi une jolie femme, et féminine. Là, ça coince très fort. Et il est assez extraordinaire de voir les contorsions qu'entraîne cet inconscient français dans la France d'aujourd'hui. Dans ce pays qui, ne l'oublions pas, appliquait autrefois la loi salique, et fut l'un des derniers à accorder le droit de vote aux femmes.

Rappel historique : d'abord, le visage de la candidate est à la une de tous les magazines, elle est belle, on en profite, elle entre dans la catégorie médiatique des «*people*». Puis, surprise, voici qu'elle s'impose haut la main dans la primaire socialiste. Alors là, attention, on ne rigole plus. Retournement de tendance, retour du refoulé. Soudain elle n'est plus que «*du creux, du vent, du rien*». Un «*buzz*» s'enfle ainsi de lui-même, souffle partout dans les médias, plus d'images, pratiquement pas de compte rendu des 6 000 débats

Quant à la compétence pour présider un pays, personne ne l'a. Y croire est un délire collectif très ancien, porté et relayé par les institutions, en particulier en France. Il se trouve que le délire a jusqu'ici été incarné par des hommes. Nous avons eu Jeanne d'Arc, une marginale ; jamais d'Elizabeth ni de Christine de Suède. En France, c'est *duas habet*, comme pour les papes. Et si on essayait, pas forcément d'être royalistes, mais d'être un peu moins ridicules ?

<http://www.libération.fr/rebonds/238655.FR.php>

© Libération

participatifs, avalanche de sondages négatifs. Arrive le 11 février. Re-surprise : le meeting est un énorme succès, les propositions sont là comme annoncé. Le buzz du «*creux, du vent, du rien*» ne tient plus. Aussitôt, autre refrain, les chiffres. Les chiffres, c'est du sérieux. Fondamentalement, une femme ne peut être que futile, dépensière, ignorante des vrais dossiers, incompétente sur l'important.

Clichés habituels. Joli visage qui brigue le pouvoir, c'est excitant. Le même visage en position d'accéder, stop danger. On sent rôder l'adage attribué à François Ier. «*Souvent femme varie, bien fol qui s'y fie*», et une foule d'autres proverbes façonnés au long des siècles de domination masculine et enfouis plus ou moins loin dans l'inconscient collectif.

Une jolie femme au pouvoir suprême, ce bon vieux pays n'y est pas préparé. Il y a là une catégorie mentale qui n'a jamais encore été exposée, qui déroute, dérange dans les profondeurs. Même chez de nombreuses femmes, hélas formatées pour penser contre elles-mêmes et contre leur sexe, oublieuses de ce qu'elles doivent au féminisme, et traînant toujours des séquelles de misogynie, comme un vieux rhume chronique. L'oeil était dans la femme et il était masculin, aurait dû dire Hugo. Le trouble, je le perçois aussi chez certains hommes, amis de son camp pourtant et loin d'être sexistes. «*Le Président est le chef des armées...*» Sous-entendu : qui sait si, le jour où elle a ses lunes, elle n'appuierait pas par inadvertance sur le bouton atomique ? Et dans les mairies et les écoles, imaginez la bizarrerie : le buste de Marianne et le portrait de Ségolène. Deux mamans pour les citoyens, un couple lesbien ! De quoi vous désorienter le cerveau.

L'élection présidentielle se joue en grande partie sur la personne, sur le symbolique, sur des tropismes

anciens mal maîtrisés, sur de l'instinctif. Or, dans cette campagne, les pôles symboliques s'inscrivent de façon à la fois très claire et très embrouillée. Deux hommes, une femme, d'accord. Un homme à la posture revendiquée très phallique, virilité agressive, quasiment guerrière, un autre homme plus «cool» en apparence, et une femme naturellement féminine, jupe courte, talons hauts, sourire éclatant, maternité non gommée, compagne non mariée, etc.

Mais il y a plus intéressant encore. Des trois candidats, la personne émotive, qui parle de sa vie privée, qui a des migraines, qui met en scène sa psychologie (tout cela relevant du féminin traditionnel), c'est l'homme agressif. Et la personne qui ne parle pas de ses états d'âme, garde visage calme, ne s'énerve pas (tout cela relevant du masculin traditionnel), c'est la femme. Voyez le pataquès...

L'insistance de la candidate sur la famille, la maternité, la petite enfance, peuvent paraître des thèmes féminins traditionnels, secondaires pour qui voit les choses de haut, affaire de «*pièces jaunes*» en somme et pas de CAC 40. Mais elle les impose là où s'installent les fondations qui font une

« **Ségolène et les 'papas'** » article par **Benoît Groult** dans Le Monde du 11 avril

Naïvement, après cinquante années de luttes pour l'égalité hommes-femmes et plus de cinquante ans après *Le Deuxième Sexe*, écrit par celle que l'on allait surnommer l'aïeule du féminisme, Simone de Beauvoir, je croyais la misogynie à bout de souffle. Une erreur à ne pas commettre si l'on veut comprendre ce qui se passe dans cette campagne hors normes que mène Ségolène Royal. Il aura suffi en effet qu'elle devienne la candidate du PS à l'élection présidentielle pour que refleurissent tous les clichés, les plaisanteries éculées qui se veulent désopilantes, et les grivoiseries bien françaises de la misogynie de papa.

Les femmes, pourtant, ont davantage changé en un demi-siècle que durant tous les siècles passés. Elles ont obtenu que de nombreuses lois soient votées pour assurer leur liberté et promouvoir leur égalité. Mais une composante de notre caractère national n'a toujours pas évolué : la misogynie. Elle est restée fraîche et joyeuse, spontanée et satisfaite, comme au premier jour où la première femme - qui pourrait s'appeler Olympe de Gouges, par exemple - a osé dire : je suis un être humain et je revendique à ce titre tous les droits humains que s'est appropriés l'homme jusqu'ici. Je ne rappellerai pas ici les phrases assassines ou ridicules qui ont accueilli

société, là où s'enracine la future distribution des rôles, de tous les rôles.

En surface, chez nous, égalité des hommes et des femmes. Approximative, et ça doit s'améliorer, tout le monde en est d'accord, on n'est pas des Cro-Magnon. Mais les structures mentales anciennes n'ont pas disparu. Elles sont d'autant plus méconnues qu'on les croit vaincues, d'autant plus sournoises qu'elles se cachent, et toujours, toujours d'autant plus agissantes qu'on approche des lieux de pouvoir.

En littérature aussi. Mais oui ! Voyez le Goncourt, voyez le Nobel.

Voilà pourquoi, et en dehors même de ses contenus politiques habituels, cette élection prend aux tripes la femme que je suis, et l'écrivaine aussi. Quoi qu'il arrive, sachons gré à la candidate Ségolène Royal d'avoir si bien remué nos eaux dormantes, d'avoir fait remonter les paquets de lianes tapis sous la surface, d'avoir exposé et presque déjà défait l'un des noeuds les plus néfastes aux femmes... et aux hommes aussi, n'en doutons pas.

<http://www.liberation.fr/rebonds/242499.FR.php>
© Libération

Ségolène Royal lors de son investiture. Elles ont assez surpris, venant souvent d'anciens ministres socialistes, pour être restées dans nos mémoires. Fabius, Allègre, Charasse l'ont paternellement mise en garde contre une ambition démesurée. D'autres se sont paternellement inquiétés : la femme est un être fragile, aurait-elle les nerfs ? la carrure ? Signalons qu'on n'ose plus parler de nerfs à propos de l'impavide Ségolène, dont Simone Veil a déclaré récemment respecter le grand courage : "*Même physiquement, elle a un sacré tonus et incarne un symbole fort que je salue.*"

Je ne soulignerai pas non plus l'absence tonitruante d'enthousiasme de la part des éléphants (sauf Lang), ou plutôt des crocodiles, scandalisés de ne pas rester entre mâles dans leur marigot et qui, frustrés, sembleraient presque disposés à laisser couler le Parti socialiste plutôt que d'assurer la victoire d'une femme au poste suprême, qu'ils estiment avoir congénitalement vocation à occuper. De droit divin, en somme. Dieu n'est-il pas toujours mâle dans nos trois religions monothéistes, qui ne se soucient guère de parité ?

Enfin, je ne m'étendrai pas sur le "pacte présidentiel", les 100 propositions de février, les 500 000 emplois-tremplins promis aux jeunes, etc.

La vraie campagne est entrée dans une phase décisive, avec meetings dans de nombreuses villes où la candidate, sans complexe et proche du terrain, espère renouer avec la magie de ses débuts. Son destin et notre avenir vont se

jouer là, et il va de soi que c'est par rapport à son programme plus qu'à sa personne que se détermineront les électeurs.

Et pourtant, je voudrais débusquer un phénomène plus obscur et plus profond, qui s'articule au plus secret de notre inconscient, là où s'enracinent les fondements de nos comportements d'hommes et de femmes. On observe en effet un décalage troublant entre l'avalanche de sondages positifs qui ont salué l'apparition de Ségolène Royal dans cette campagne et les signes de crainte ou d'alarme qui sont apparus depuis peu dans l'opinion et qui se transforment chez certains - et certaines - en rejet d'une violence inattendue.

Comme si les Français s'apercevaient soudain qu'il est en train de se passer quelque chose de totalement inédit et qu'ils ne se sentaient pas mûrs pour l'accepter. Comme s'il s'agissait encore et toujours d'une transgression de notre vieille loi salique. L'expérience montre en effet qu'à chaque fois qu'une femme remet en question l'accord tacite qui réserve aux hommes les hautes fonctions du pouvoir, chaque fois qu'elle prétend s'intégrer par le haut dans des structures jusque-là masculines, apparaît un élément imprévu, qui ressortit à des pulsions archaïques, inavouées et inavouables, la renvoyant aux sources millénaires de son identité.

Or une élection présidentielle se joue en partie sur le symbolique. Et c'est parce que je ressens encore des traces de mon sentiment d'illégitimité en tant que citoyenne (on ne naît pas impunément en 1920 !) que je me pose une question : combien de femmes, au moment de glisser leur bulletin dans l'urne, vont-elles, mues par un atavisme de soumission, de confiance en papa, se décider finalement pour Sarkozy ? Ou pour Bayrou (bien qu'il ait une image moins "viriliste" et agressive) ?

**Benoîte Groult est écrivain*

« Le machisme économique » par Thomas Piketty
dans Libération du 9 avril 2007

Thomas Piketty est directeur d'études à l'EHESS
Ségolène Royal est une femme, donc nulle en économie ? Aussi grossier puisse-t-il paraître, ce syllogisme d'un autre âge pèse visiblement lourd dans les subconscients. A en juger par certaines réactions, nombre de commentateurs doctes et avisés ont manifestement du mal à aller au-delà de leurs préjugés machistes.

Les candidats masculins peuvent se permettre d'aligner les inepties économiques (Sarkozy) ou

Combien d'hommes très fair-play qui ont affiché leur soutien à une femme vont finalement se rallier à un candidat "normal" ?

Une philosophe et une romancière ont très pertinemment décrypté le phénomène. *"Je vois une angoisse machiste dans l'hostilité à la candidate"*, a écrit Sylviane Agacinski, dans son dernier livre. *"Joli visage qui brigue le pouvoir, c'est excitant"*, note Pierrette Fleutiaux dans *Libération*. Le même visage en position d'y accéder, stop, danger !... Fondamentalement, une femme ne peut être que futile, dépensière, ignorante des vrais dossiers, même aux yeux de certaines femmes *"hélas formatées pour penser contre elles-mêmes et contre leur sexe"*. Vous n'allez tout de même pas voter pour Ségolène parce que c'est une femme, me dit-on ? Ce serait de la misogynie à l'envers ! Et alors ? Il en serait temps. Nous avons subi la misogynie à l'endroit depuis tant de siècle sans protester ou si peu !

C'est parce que je suis née de sexe féminin que je n'ai été autorisée à voter qu'à 24 ans, en 1944. C'est parce que je suis née de sexe féminin que je n'ai pas eu le droit de rentrer à Polytechnique ou à l'Académie française (avant d'être une vieille dame), ni d'ouvrir un compte en banque sans l'autorisation d'un père ou d'un mari. C'est parce que je suis née de sexe féminin que j'ai publié mon premier livre sous le nom de mon mari, Paul Guimard, par modestie ou autodépréciation. Etre une femme m'a longtemps desservi dans la société en termes d'épanouissement et de réussite. Il me semble que la victoire de la "France présidente" serait un symbole fort. Le signe que nous sommes enfin majeures, des hommes comme les autres, et que nous ne nous considérerons plus comme le deuxième sexe.

encore de revendiquer le vide de leur programme (Bayrou). Mais il suffit que la candidate Royal laisse un détail dans l'ombre pour que sa compétence économique soit immédiatement remise en cause. Prenons l'annonce faite par Sarkozy d'abaisser les impôts de 4 points de PIB (produit intérieur brut) au cours de son mandat. Promesse invraisemblable s'il en est, puisque même Margaret Thatcher, en dépit de ses coups de boutoir forcenés

sur les dépenses publiques, n'est parvenu à les réduire que de 2 points en dix ans ! Qu'aurait-on entendu si Royal avait fait le même étalage de légèreté et d'ignorance des ordres de grandeur les plus élémentaires ? On pourrait multiplier les exemples. Le candidat UMP prétend vouloir revaloriser le travail tout en proposant de supprimer l'impôt sur la fortune acquise par héritage, et nombre de journalistes semblent hésiter à pointer cette évidente contradiction économique. De même, Sarkozy comme Bayrou semblent envisager une Ségolène Royal. Et le fait que la conseillère sociale en charge du dossier ait également le mauvais goût d'être une femme (et inspiratrice d'excellentes propositions sur le service public de la petite enfance) n'a sans doute pas aidé. Que l'on reproche à ce nouveau contrat d'être encore incertain dans ses paramètres, passe encore. Il reste que la comparaison avec le CPE n'a aucun sens : alors que ce dernier concernait tous les jeunes et les mettait sous la coupe réglée des entreprises, le contrat première chance se concentre sur la petite minorité de jeunes sortis sans qualification du système éducatif et leur propose un parcours de formation en alternance. Surtout, tout laisse à penser que cette mesure ciblée aura un bien meilleur rendement économique que les nouveaux dispositifs d'exonérations de charges prônés par Sarkozy et Bayrou. L'exonération des heures supplémentaires défendue par le candidat UMP servira les *insiders* ayant déjà un emploi, mais sera par définition de peu d'utilité pour ceux qui en sont encore à chercher leur première heure de travail. Quand à l'exonération complète des charges pour deux emplois par entreprise, défendue par le candidat UDF, on croit rêver : applicable à toutes les entreprises quelle que soit leur taille et à tous les salariés quels que soient leur qualification et leur salaire, difficile d'imaginer un dispositif qui maximise à ce point les effets d'aubaine. Une entreprise passant de 520 à 522 salariés bénéficiera ainsi de la mesure à plein sans même s'en rendre compte. Par comparaison avec ces propositions, le

hausse de la TVA, en oubliant au passage que c'est ainsi que Chirac-Juppé avaient cassé la croissance en 1995, et que le moral des ménages français est plombé par la stagnation du pouvoir d'achat. Commise par la candidate, une telle erreur de diagnostic macroéconomique serait stigmatisée beaucoup plus durement.

Inversement, difficile de ne pas imputer au machisme économique ambiant la virulence des critiques adressées ces derniers jours au contrat première chance, proposé par contrat première chance de Royal est nettement moins coûteux et a l'immense mérite d'être beaucoup mieux ciblé et de se concentrer sur la population des jeunes sans qualification, auxquels les dispositifs actuels offrent peu d'opportunités pour reprendre le chemin de l'emploi et de la formation.

Plus généralement, la vérité est que Royal est la candidate la plus crédible pour s'attaquer au premier défi économique de la France, à savoir le déficit abyssal d'investissement dans la formation, la recherche et l'innovation. D'abord parce qu'elle est la seule à tenir les deux bouts de la chaîne en proposant à la fois de lutter contre l'échec scolaire à la racine (avec, enfin, un véritable ciblage des moyens en faveur des écoles défavorisées) et d'offrir au supérieur et à la recherche l'autonomie et la souplesse nécessaires pour figurer en bonne place dans la compétition internationale. Ensuite parce qu'elle est à la seule à pouvoir mener de concert ces réformes de structure tout en assumant l'indispensable hausse des moyens en faveur des universités (contrairement à son rival de droite, empêtré dans d'irréalistes promesses de baisses d'impôts). Avec son parcours et son programme, un candidat masculin aurait peu de chances d'être attaqué sur sa crédibilité technique. Sa victoire permettrait de sortir enfin du machisme économique hexagonal.

<http://www.liberation.fr/rebonds/246300.FR.php>